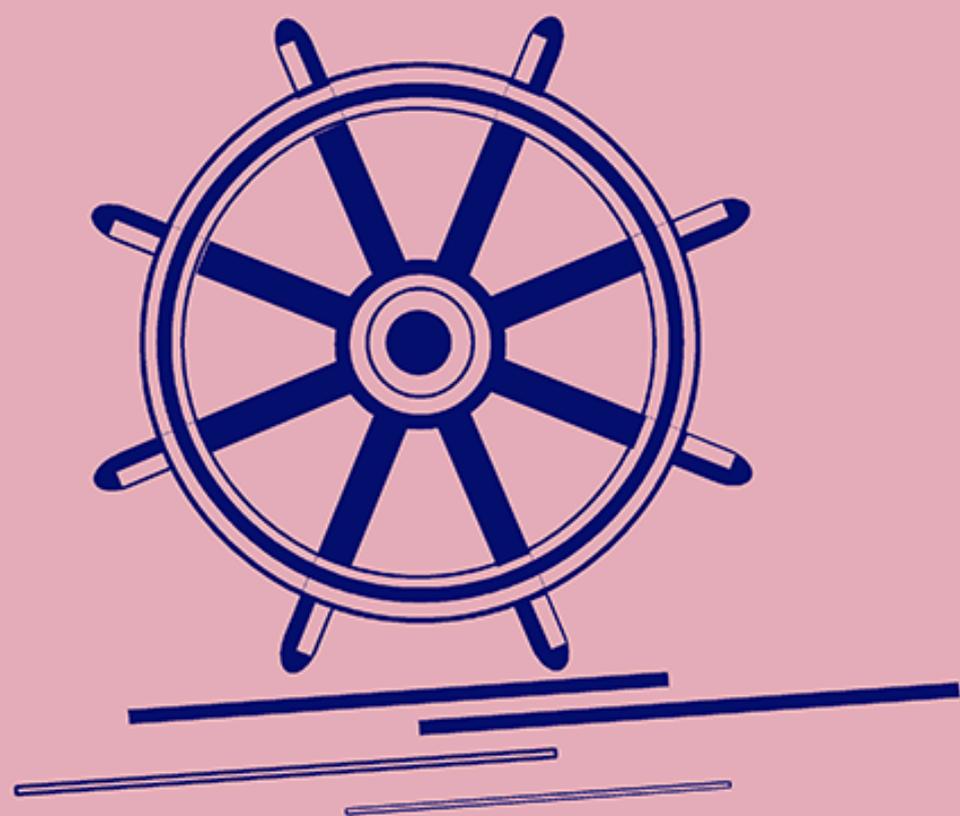
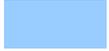


LES FILS DU CORDAGE



Jacques-Daniel Rochat



LES FILS DU CORDAGE

Allégorie sur la vie

Version 03 - Rédaction 1983 - Révision 1993

Jacques-Daniel Rochat

TABLE DES MATIÈRES

L'AUBE D'UN JOUR.....	4
PREMIER JOUR	7
<i>Occupation : découverte</i>	7
DEUXIÈME JOUR.....	9
TROISIÈME JOUR.....	10
QUATRIÈME JOUR.....	11
CINQUIÈME JOUR.....	12
SIXIÈME JOUR.....	13
SEPTIÈME JOUR	14
<i>Une semaine !</i>	14
<i>Apprendre à naviguer ?</i>	14
<i>Apprendre à dire ?</i>	14
<i>Apprendre à construire ?</i>	14
<i>Apprendre à être ?</i>	14
<i>Apprendre le plaisir ?</i>	14
HUITIÈME JOUR	16
<i>L'HISTOIRE DU CORDAGE</i>	16
NEUVIÈME JOUR.....	19
<i>Le cri des larmes</i>	19
DIXIÈME JOUR.....	20
ONZIÈME JOUR	21
<i>À l'ami</i>	21
TREIZIÈME JOUR	23
QUATORZIÈME JOUR.....	24
QUINZIÈME JOUR.....	26
SEIZIÈME JOUR.....	27
DIX-SEPTIÈME JOUR	28
DIX-HUITIÈME JOUR.....	29
DIX-NEUVIÈME JOUR.....	31
VINGTIÈME JOUR.....	32
VINGT ET UNIÈME JOUR.....	33

« Ceux qui étaient descendus sur la mer dans des navires et qui travaillaient sur les grandes eaux, ceux-la virent les oeuvres de l'Éternel et ses merveilles au milieu des abîmes.

Il dit et il fit souffler la tempête qui souleva les flots de la mer. Ils montaient vers les cieux, ils descendaient dans l'abîme ; leur âme était éperdue en face du danger ; saisis de vertige, ils chancelaient comme un homme ivre et toute leur habileté était anéantie.

Dans leur détresse, ils crièrent à l'Éternel et il les délivra de leur angoisse, il arrêta la tempête, ramena le calme et les ondes se turent.

Ils se réjouirent de ce qu'elles s'étaient apaisées et l'Éternel les conduisit au port désiré. Qu'ils louent l'Éternel pour sa bonté et pour ses merveilles en faveur de l'homme »

Psaume 107.24-31

L'AUBE D'UN JOUR

Vous savez, chaque vaisseau a une multitude de cachettes, petits coins obscurs, indiscrets, où le marin aime à se retrouver en compagnie de son souvenir.

Moments rares à cause de la mer toujours instable.

Alors que normalement je me retire seul, c'est-à-dire sans rien, ce soir j'ai pris le livre, le carnet de bord pour m'aider à retracer, à revivre.

Tout est si rapide ; un jour chasse l'autre ; ce qui a été n'est plus ; le temps à son fil, mais il est si fin et il se déroule si vite sur sa bobine...

Sans respect aucun, il coupe le futur pour en faire du passé ; lame affûtée à l'épaisseur si infime qu'elle n'a qu'un côté, voici le présent !

On ne raconte jamais sa vie au présent, intouchable, on cherche à l'atteindre et déjà le passé continue de s'étendre.

La couverture du livre m'impressionne ; je l'ai rarement observée ; toujours, le livre était ouvert sur la page du jour à vivre.

Avec le détachement implacable de la lucidité, je le soupèse...

C'est peu de chose le poids du souvenir !

Sur la reliure de cuir usé, mon nom en lettres dorées, écrit comme un résumé.

Alors que la première page craque dans sa rigidité, je me sens vieux, déjà semblable à un ancien boucanier regardant le récit de son passage, le début de son voyage.

Avant que mes yeux s'abaissent, je sais que les premières pages sont pauvres. Sur la page du premier jour, le blanc nargue, témoin sans parole, gardant le mystère de ce qu'il a vu.

Malgré ce silence ingrat, je me retourne vers mon passé.

Je saurai retrouver sans lui l'aube du voyage.

Une évidence me frappe...

Je n'ai jamais cherché à voyager !

Étrange sensation que de réaliser le peu de cas que l'on fit de mon avis en ce temps-là.

C'est vrai, je n'étais pas encore.

À cause de cette absence, c'est seuls qu'ils ont été contraints de prendre la lourde responsabilité de me faire paraître sur la mer du monde.

POURQUOI cet appel ? Pourquoi par ce désir brûlant ai-je été tiré de l'inexistant ? Dans quel but, et dans quelle intention ?

Sans doute, a-t-il été voulu que moi aussi j'accompagne d'autres encore inconnus.

Ainsi en est-il du commencement de chaque homme ; connaîtra-t-il un jour au travers des sentiers de sa vie la réponse à la l'ultime question qui lui est posée par lui-même ?

Bref, de toutes ces choses, je ne fus pas responsable.

Le début de notre temps est un mystère.

Aujourd'hui, je sais ou je crois savoir, ce qui, un instant dans les instants, perça l'absence pour faire l'aube de mon histoire.

Séparé dans deux lieux lointains, je fus transbahuté pour être réuni ; et là, dans l'endroit prévu, commença le calcul du temps qui devait me suivre à jamais.

Tissages silencieux, sans heurt, sans bruit. Toutes les pièces taillées depuis longtemps s'emboîtaient.

Science merveilleuse au-dessus de toutes les raisons. Des madriers solides s'ajustaient en une carcasse résistante ; des plaques souples formaient un habitacle. Le tout placé dans une architecture incroyable formant cales, soutes, pont, dérive, construction incomparable !

Dans cette danse irréaliste de matières, les éléments se liaient d'une étonnante complicité comme si au fond de leur substance une volonté se réveillait pour commander l'ordre de la construction.

Toute cette mise en forme répond à une architecture de génie sans limites dont les plans expriment un dessein encore obscur.

Étrange ! La mise en forme de l'édifice semblait être conçue pour un long déplacement, alors que le lieu de la construction n'avait pourtant rien d'un voyage.

La solidité de cet assemblage est due à une multitude de petits fils liés intimement entre eux.

L'édifice encore inachevé était solidement attaché à sa base, étrangement unis au sort de sa terre d'accueil.

Ces quelques cordes provisoires annonçaient un lancement futur. La notion du temps devenait calculable dans l'avance minutieuse du travail. Dans ce lieu caché les bruits s'étouffaient, seul un rythme régulier imposait une diffuse vibration à toute la construction. Balancier infatigable de la vie, il fut bientôt accompagné d'un étrange écho plus rapide, dont je découvris avec stupeur la source en moi. Avec les subtiles conjugaisons de ces deux rythmes, je fis connaissance avec le long déroulement des flux et reflux du temps.

Comment aurais-je pu savoir que tous ces préparatifs me préparaient au futur ?

La miniature équipée semblait maintenant complètement achevée. Coincée dans le lieu de sa construction il n'aurait pas été facile d'y rajouter un quelconque supplément.

Soudain, l'immobilité bougea, et une irrésistible progression commença. Le frêle esquif, rompant son nid préparateur se déplaçait mû par un léger courant.

Peut-être que, si en cet instant j'avais su, j'aurais certainement cherché à éloigner l'invitation pour savourer encore la quiétude si accueillante de mon univers.

Mais le monde a ses lois, celui qui les ignore leur est déjà soumis.

Ce soir-là, une loi universelle m'avait choisi pour faire éclater son dessein.

Qui se souvient de ces instants-là ?

Il y fut pourtant, début, humble commencement de chaque navigateur. Comment pourra-t-il se vanter de ce qu'il est ?

Si une anomalie, un accident ou même une maladresse se fut produit en ces moments ou à tout autre instant qui soit, serait-il encore là ? Alors, toi arrogance, perchée et criant du haut de ton mât, souviens-toi...

Le déplacement s'accéléra jusqu'à devenir une descente rapide. Dans un fracas, alors que tout semblait se briser sous les forces en mouvement, je vis...

La lumière éclatante du matin débordant de sa coupe étincelante, aveuglé par cette violente générosité, la mer délirante m'accueillit de ses vagues, et ma voile, jusque-là enroulée se remplit des murmures du vent.

Sur la carte du monde, nous étions au dix-neuvième parallèle soixante et un degrés. Sitôt, ici-bas, une lente douleur m'envahit, l'eau me paraissait bien froide.

On coupa un cordage ! J'étais parti, Si jusque-là, les événements avaient royalement ignoré mon avis, ce lien tranché, j'étais fermement décidé à saisir ma liberté. Un instant je crus l'obtenir, mais aussitôt la terreur m'envahit, longue coupée, j'étais parti, quel effroi ! Sans jamais n'avoir navigué.

Heureusement une paroi rassurante me protégeait, c'était ce cher bon atelier de ma construction. Je mis du temps à réaliser que les planches douces qui m'abritaient étaient elles aussi mobiles, c'était un... navire !

Il devint bientôt pour moi le « ravitailleur », source du nécessaire de mes premiers instants.

Prisonnier de ma précarité, je devais absolument trouver moyen de faire signal. Comme pour répondre à cet ardent désir de m'exprimer je trouvais instinctivement la corne de brume. Après de premières utilisations un peu anarchiques, j'élaborais un code cohérent capable d'être décrypté par des bonnes volontés.

C'est dans cette hésitation floue et sans instruction aucune, que tel un petit bateau de papier ballotté et menacé par les plus légers embruns, je fis connaissance de l'étendue mouvante de la vie.

Quelle vitalité face à ma fragilité !

Ce fut là, dans cette terrifiante inégalité que s'imposa ma première émotion, regard effrayé de celui qui est et qui n'a jamais été, yeux fixés et perdus pour saisir un monde depuis toujours inconnu.

Si le voilier minuscule s'était douté de la violence des mers, de la hauteur des vagues... Certes, il aurait cherché à disparaître, pourtant, le chemin du temps n'ayant pas de secret détour, j'étais, je suis.

PREMIER JOUR

Voilà donc de quoi combler la page blanche des prémices du livre. Aujourd'hui, je l'ai remplie pour déchirer sans gêne la pudeur de son mystère secret. Jusque-là, seules les brumes matinales de l'oubli s'étaient posées sur la genèse de mon sillage. Mais maintenant, enfin la page est libre, disponible à m'apprendre les nuances de couleurs dont l'aube s'habille quand elle salue le premier voyage d'un être.

Quelle beauté, quelle richesse... une telle intensité...

Cruel, ici je dois arrêter ma découverte, car replongé dans le réel je réalise dans l'aplomb inhabituel du navire une mauvaise direction. Je dois donc couper l'investigation du passé, la mer acharnée à laquelle j'ai pu échapper, me rappelle par son mugissement grondant de l'avoir délaissée.

En fermant la porte du pont, je la vois en pleine furie. Elle a toujours été colérique. En tirant sur les haubans je me réjouis déjà de tourner les prochaines pages et pourquoi pas un jour de les publier à d'autres capitaines...

Enfin voilà, je peux à nouveau ouvrir le livre. Malgré l'excitation qui sourd en moi, je me recueille devant le trait frais et tortueux de ma première page... Une complicité muette m'enlace lorsque doucement la suivante pivote sur ses gonds.

Temps : brumeux

Occupation : découverte

Vraiment c'est bien sobre en commentaires pour un premier jour !

N'était-ce pourtant pas la fougue de la découverte, semblable à celle qui nous étreint lorsque, entrés dans un grenier habité de mystère, nous contemplons dans l'ombre et la poussière les objets du passé. Émotion symétrique, car là, dans ce premier jour, tout était neuf, absolument neuf, machine complète, parfaite... mais subtilement inconnue.

Château, demeure, maison, labyrinthe farceur, vierge de toute empreinte, endroit où nul ne passerait jamais, sinon moi.

Univers personnel, étrange véhicule de ma destinée déroulée devant mon investigation rudimentaire. En tâtonnant je prends conscience de l'étendue de la place qui m'est offerte. Sur le pont, la barre étincelante abandonnée à mon commandement me lance déjà le grade de capitaine.

Dans le poste de commandement les instruments s'exhibent bien étranges et presque inutiles dans leurs logiques internes insaisissables. Seul parmi cette complexité, le compas montre dans une simplicité imperturbable le cap mort. Présage discret de l'immuable malédiction planant sur les eaux de mon voyage.

À cette époque, tout novice que j'étais, j'eus peur... j'apprenais.

En prenant quelques mesures, je pris note de la place privilégiée du poste de commandement. Placé sur la partie supérieure, il est muni de multiples et complexes systèmes de perception pour voir et entendre ce qui nous entoure.

Grâce à toutes ses capacités, ce lieu m'offrit la plate-forme idéale pour suivre l'évolution des autres voiliers. À l'usage j'appris à regarder attentivement ; vu de loin un voilier habillé de toutes ses toiles donne l'illusion de voler, en suivant sa trajectoire ; l'envie de prendre le large vous envahit d'une frénésie incurable.

C'est la joie de l'enfant qui fuyant la raison carcérale des grands, se laisse envoûter par le charme des rêves. Il va, court, ri et joue, un vrai compagnon des brises et du vent. Le voilà, épris, passionné par l'instant.

Plongé dans mon souvenir, je me sens trahi. Aujourd'hui cette enfance fouguese, dévorante de joie... la raison et le temps implacables l'ont sauvagement méprisée en la traitant d'illusion. Sagesse trop sage pour un voyage sans plaisance.

À choisir, j'envie l'innocence simple, sans calcul, fièvre conquérante des malades d'enfance qui, sur des jeux immenses, usent de petits jouets, où les doigts qu'ils agitent ne sont pas vraiment les leurs, ni leurs joies, ni leurs peurs.

Ah ! Pardon !

Il faut que je vous dise, dans l'élan, je passe la page. L'enfance n'a pas du calcul la minutie du temps. L'espace imaginaire des contes et des rêves ajoute sa dimension à l'écoulement des jours. Dans cet écheveau s'emmêlent la durée et l'instant, alors à cet âge ce sont les autres qui comptent.

DEUXIÈME JOUR

Dans ce jour, la brume demeure. Une nouvelle fois le vécu me semble insaisissable, semblable en cela, au sillage tumultueux que je laisse derrière moi, écrit par mon avance... il s'éteint continuellement.

Mais la feuille me rappelle, me crie le souvenir de mes instants. Au-delà de cette vanité éphémère, il ne me reste pas uniquement le seul vestige de mon souvenir. Mon précieux privilège c'est grâce aux autres que je le dois, ceux qui voulurent de moi l'avaient déjà reçu, et il le connaissait.

Quelle chance ! Les êtres les plus chers, mes bateaux protecteurs m'en parlaient, ils vivaient avec lui, selon son conseil. C'est en bénéfice à sa présence continue que je dois d'avoir été si bien accueilli.

Engoncé dans mon âge minuscule, ils m'ont présenté à lui, le Tout-Grand, afin qu'il se fasse connaître à moi. Et lui... il s'est fait connaître fidèlement, sans réserve !

Lui, l'origine de toute chose... quelle chance !

À peine lancé dans la coupe de mon propre sillage, je profitais déjà de l'unique et ultime référence de l'univers. Être fantastique, bon et fidèle :

- Grand Constructeur
- Grand Organisateur
- Grand Connaisseur

Au souvenir de cette première découverte je me rappelle un poème lointain gardé intact, arraché au temps... pour être là, premier sur une feuille blanche, rescapée de l'enfance.

Le marin

Quand tu entends le vent

Comme un long bruissement

Faisant comme une plainte

Grincer les planches peintes

C'est un très long murmure

Adouci par la brume

Tu t'en vas sur la mer

Avec ta barque frêle

Invoquant, d'une prière

Que la mer intrépide

Te laisse revenir

Et ainsi ce jour passa sans laisser de trace à ma conscience. Tel est la cruauté du temps : il se dévore lui-même en happant goulûment jusqu'au souvenir. Et pourtant je suis, donc j'ai été ! Construction étonnante dont les premiers murs, ô combien essentiels ! seront à jamais secrètement cachés sous les brumes inconnues.

TROISIÈME JOUR

Paisiblement, il passa...

QUATRIÈME JOUR

Doucement, il passa...

CINQUIÈME JOUR

La mer est devenue peuplée ; je cours après son mouvement, car je dois suivre, apprendre et comprendre. Les autres fixent sur moi des points de repère indicateurs de ma valeur. Ils attendent de moi. Il ne me suffit plus d'être, je dois prouver, démontrer en face des autres la légitimité de ma présence. Si je peux, j'existe !

Quel choc ! Les bateaux s'entrechoquent, les embruns sont plus violents et les vagues démentielles, dans les bagarres, je dois montrer ma force..

L'eau du large est aussi plus amère, elle fait couler mes yeux souvent désemparés. Les volontés supérieures plaquent sur ma naïveté les enjeux de leurs valeurs : maîtrise, gains, pouvoirs. Plus, toujours, plus disent-ils, persuadés de leur droit à faire courir les infortunés vers l'hypothèse de la fortune.

Derrière leurs rites et leurs statures, les grands navires sont laids et les eaux sont sales, Dans les embouteillages les rois rigolent et parlent. Devant ce spectacle : détresse.

Temps des blessures, l'esquif fragile en prend pour son âge. Il suffit d'un récit, d'un mauvais coup de vague, d'erreurs de pilotage ou d'une dose d'improbable et voilà c'est la casse, voiles qui se déchirent, cordages qui s'amenuisent...

Dur apprentissage que celui de la voile !

Lentement un jour passe...

SIXIÈME JOUR

Devant les pages qui se succèdent, je mesure l'inexorable déroulement de la vie. On a beau être jeunes, forts et agiles, le temps nous fait vieillir, il nous prend par sa main et nous tire par son fil, aucune différence pour celui qui danse ou celle qui chante, car il ne s'arrête pas même pour un soupir. Son rythme est infernal, personne ne l'a suivi.

Car un jour, un matin, il nous laisse inutile, sans force, sans raison, futile.

Ruines et oubli de nos passions, poussière des rêves, des ambitions

L'automne est notre dernière saison

Le temps inlassable et sans pitié oblige à quitter ses trésors, sa jeunesse, condamné à rendre au monde tout ce qu'on lui a pris.

Dans cette journée une soif nouvelle m'assaille. Pour sortir du brouillard de mes yeux parsemés de larmes, je m'échappe dans des univers sauvages, beauté d'un paysage, d'une forêt, d'une rivière. Attiré d'une lumière aux reflets jouant avec une ombre. Bouche fermée pour ne pas casser la magie envoûtante des mondes abandonnés. Chargé de la mélancolie de se sentir de trop, mon pèlerinage m'entraîne à l'intérieur des rêves éphémères. Dans ces contrées lointaines, les contes merveilleux ont des étendues inviolées. Sur ces cartes inventées, aux multiples surprises je navigue tranquille. Attiré par l'oiseau tissant dans le ciel la trame de sa liberté, j'aspire...

Ces évasions à la recherche d'un pays meilleur ont pour intime source la marque fossile du scintillement parfait qui baigne de sa lumière la première étendue.

Mais au-delà de ces désirs, je suis enchaîné à une force tranquille qui sans cesse me rappelle que mon rôle est de suivre.

Pour consolation, le compagnon fidèle est là. Témoin silencieux de mes escapades, malgré les écarts, un filin de laine me lie à sa présence, il m'aime.

Ici encore, la feuille tourne. Dans un livre la page n'a pas d'importance sinon le fil d'encre tourmenté, coupé ci et là insaisissable, sautant le point, la ligne... la page. Dans cette course, les feuilles sont même un obstacle coupant le cours de l'histoire, numérotant inlassablement, pour donner une vision d'âge.

SEPTIÈME JOUR

Une semaine !

Pourtant, point de repos, toujours il faut apprendre... mais à quoi bon stocker soigneusement ces matières puisque je suis futile ?

Apprendre à naviguer ?

Pour un jour, s'arrêter, naufragé, trahis par le temps. Carcasse inerte aux yeux fixés sur un lointain à jamais refermé, coque privée de tout mouvement, ruine solitaire où le capitaine soudainement appelé dans un autre voyage laisse l'épave silencieuse sombrer dans les profondeurs aux griffes acérées.

Apprendre à dire ?

Pour ensuite, chaque matin, laisser la boucle monotone de l'oubli emporter la pensée du soir. Condamner dans cette course injuste à confier au papier le soin de dire, de jaunir, de vieillir. Cristallisant un savoir éphémère sans pouvoir empêcher, plus tard, un prochain d'en rire. Et pourtant, pour atteindre ceux qui m'entourent je dois dire, redire dans un perpétuel ballet de ricochets rebondissant sur l'étendue. De toutes ces paroles lancées à la ronde, seuls d'infimes éclats seront recueillis. Pas facile de dire !

Apprendre à construire ?

Pour donner à l'avidie vieillesse, le soin de flétrir mon adresse agile. Emportant dans ses embruns la patiente énergie de mes efforts pénibles. Même mon art ne saurait résister à ses rides. Pour finir, seul dans mon sillage le sable resterait témoignage implacable de multiples vanités.

Apprendre à être ?

Pour contrôler peu à peu l'architecture complexe de ma vie, rechercher la maîtrise en vénérant une sage conscience. Que d'efforts consentis à cette quête et combien de regards attentifs pour contrôler dans la pensée des autres mes progrès, mes grades...

Tout cela pour un jour ne plus être !

Capitaine sans scrupule, s'en allant, sublime impolitesse, en abandonnant sa barque comme jouet de la mer. Bâtiment livré à lui-même désormais à la charge de ceux qui perpétuent son nom.

Apprendre le plaisir ?

Pour laisser aux tumultes du vent le soin d'emporter les étincelles fugaces des extases. À quoi bon profiter de ces délices et des enchantements si c'est pour goûter l'éternité dans... un instant minime ? Même mis bout à bout ces éclairs rapides ne gardent aucun éclat de leur félicité, ils finissent sombrant, absorbés par la mer. Voilà, au-delà de ses promesses grandiloquentes, la triste réalité du plaisir traversé.

- J'apprendrai à te suivre
- J'apprendrai à te vivre
- J'apprendrai à te dire

Seule direction qui ne soit pas vaine, échappant à la mer au jour de sa victoire.
Moi en toi... l'avidе chasseresse, elle restera bredouille !
C'est pourquoi accorde à mon pèlerinage d'apprendre beaucoup de toi.

HUITIÈME JOUR

La violence des flots grandit et dans la tempête certains des filins se détachent de la coque. Dans l'amorce de cette nouvelle semaine, les occupations se ressemblent et prennent un rythme lancinant. Maintenant la durée d'un jour m'apparaît comme un espace mesurable, alors que précédemment seules les minutes comptaient. Petit à petit je vois aussi mes progrès dans ma capacité à me piloter sur l'étendue. Plus les jours passent et plus les eaux me semblent lourdes et boueuses, et les vagues menaçantes.

- Que faut-il donc apprendre ?
- Qui demeure durable, invincible, immuable ?
- Quel minerai faut-il amasser pour plus tard en profiter ?
- Dis-moi Toi, mon compagnon fidèle...

Comme il est important dans ces difficultés d'être suivi, accompagné et aidé par mon meilleur ami. Sa présence discrète se révèle aussi par le génie de sa plume qui m'a laissé le livre de son témoignage.

Écoutez un bout de son ouvrage :

L'HISTOIRE DU CORDAGE

À l'origine du temps, alors même que les premières secondes étaient encore vierges et prisonnières, le Grand Organisateur décida de créer une étendue limpide sur laquelle il pourrait lancer une part de sa précieuse liberté.

Pour prémices à son oeuvre, il fonda lui-même du néant le support capable d'accueillir son art. Maître Tisserand, Concepteur sans limites, il tissa sa construction d'un long fil éternel patiemment noué dans toutes les matières, dans une virtuosité débordante.

Toute la création tenait sa force dans une multitude de liens ténus. Ces petits fils noués ensemble donnèrent une cohésion à tous les éléments répandus dans l'univers. Dans cette géométrie infinie de complexité, toutes les parcelles de l'oeuvre rendaient gloire à la sagesse du Concepteur. Les choses vivantes, par exemple, tiraient le souffle de leur existence grâce au fil qui les unissait au Roi suprême. Pour chaque créature, il s'amusa avec les équilibres et joua des fils de couleurs jusqu'à faire selon le désir de son coeur : une toile, un éclatement de ses prodiges.

Tout cet univers, entièrement issu et tissé par Lui, était comme une grande couverture dont chaque brin soyeux rattaché à son royaume lui rendait une gloire légitime

Tel un miroir poli, la masse liquide reflétait par son calme la lumière du ciel. Dans ce décor paisible, seul un doux souffle, une brise légère donnait son mouvement aux tissus de sa création, aucune vague ne troublait les eaux claires. Dans cet art parfait, un rythme de douceur berçait le vol des oiseaux sondant la grandeur de ce royaume.

Pour achever ce somptueux tableau, il posa sur l'étendue parfaite UN... DEUX superbes navires aux voiles blanches, colombes suspendues dans le vent, voiliers parfaits, centre de cette harmonie. Lorsque les deux premiers sillages tracèrent des éclats de feu sur le cristal limpide, une émotion de joies sublime submergea le créateur, le voyage fantastique venait de s'amorcer.

À cette heure, point de péril, nul courant ni récif, croisière de joie inscrite sous le signe de l'éternité.

En donnant leurs toiles au vent, les deux voiliers prirent conscience du merveilleux cadeau qui leur était accordé. L'étendue complice de leur voyage offrait pour surface une totale liberté. Le créateur n'avait mis ni barrière ni enclos pour les retenir dans leurs évolutions. De plus, dans un geste suprême d'alliance, le Maître élevait ces deux novices capitaines à la haute position de gouverneur de sa création. Trésor inestimable que cet univers reçu comme gage de sa confiance.

Un jour, l'alliance libre et consentante de cette confiance fut mise à l'épreuve. Dans l'univers paradisiaque tissé d'un seul brin, une voix insidieuse s'échappa des profondeurs liquides.

Dans un obscur désir d'autonomie, une volonté insensée projetait de saisir l'autorité suprême de la création.

L'arme d'une telle conquête, n'était pas compliquée à forger, il suffisait d'une lame, d'une infime épaisseur insinuée entre le lien de la vie, quelques microns interposés, glissés dans la géométrie parfaite de l'unité tissée, et d'un coup, la création se séparerait du règne de son Maître.

Personne ne se doutait que dans la perfection établie, un autre règne cherchait à naître. Depuis sa position inférieure, l'obscur prince de l'étendue n'avait pas les moyens d'atteindre la parfaite création. Sa révolte l'aurait bien vite conduit dans le gouffre de l'oubli. L'arme perfide de la lame n'aurait de valeur que si elle arrivait à couper le fil qui reliait l'univers au Tisserand. Pour mener à bien ce projet immonde il lui devait séduire les plus belles créatures : les deux voiliers.

Émanant subtilement des profondeurs, les funestes desseins firent entendre leur voix aux gérants de la création. À cet instant, il leur aurait suffi de lancer une parole à l'immensité des eaux pour détruire à jamais les ferments destructeurs de la nuit. Et pourtant, sans raison, dans un acte éternellement injustifiable, les voyageurs qui avaient reçu de leur créateur toute la richesse, toute la grandeur de l'étendue et sa confiance entière... prirent la subtile lame, coupèrent le lien sacré de l'alliance... et livrèrent l'oeuvre parfaite de sa toile aux obscures volontés des abîmes...

La douleur du Maître Tisserand fut insondable... Lui qui avait mis toute sa virtuosité et son coeur dans la construction parfaite, voyait celle-ci lui échapper, frappée tragiquement par une confiance brisée...

Ce jour-là, ou plutôt, cette nuit-là, seule l'irrévocable affection accordée aux deux voiles, le garda de tout détruire dans l'indicible colère de sa souffrance.

Ainsi, comme l'avait calculé le perfide tentateur, en prenant dans sa révolte les deux plus belles créatures la création, il tenait des otages de choix et la toile échappait à la destruction. Néanmoins, les calculs imparfaits de cette mutinerie n'avaient pas prévu les multiples conséquences qui allaient s'accomplir.

Le cordage du Tisserand brisé, la couverture de la création se disloqua dans un chaos épouvantable. Une à une les cordes de la cohésion laissaient filer les éléments. La lumière s'éteignit et ce fut le noir, la nuit, l'absence de vision. L'étendue pure et limpide devint sombre et violente, les eaux s'entrechoquaient en de titanesques combats mugissants. Dans ces sinistres bouleversements, même les filins unissant les voiliers et leurs semblables furent tranchés... laissant ceux-ci dans une solitude aux effroyables hurlements, sous un règne d'ignorance et de peur.

Ce désordre contamina toutes les parcelles de l'univers, jusqu'à en faire un monde vide. La création, la toile tissée par une oeuvre patiente devint inexorablement un écheveau de fils flottants et désordonnés. Le Maître de la vie écarté, la mort faisait son triste ravage.

Dans l'obscurité, toutes les créatures gouttèrent au fiel amer de la rébellion. Sous l'emprise de ce règne de peur, la création troublée en vint à haïr le Tisserand.

L'oeuvre parfaite ainsi bouleversée, la compassion du créateur fut mise à l'épreuve jusqu'à ses extrêmes limites. Malgré toute la faute, la destruction et la haine dont les hommes étaient responsables, le lien d'affection du Tisserand ne se rompit pas. Devant tant de mort et de haine, la source vivante de son coeur ne pouvait rester tarie, elle se devait de tisser un ouvrage nouveau.

Pour renouer avec notre monde défait, le Tisserand n'avait pas d'autre ressource que de prendre le lien intact qui l'unissait à son proche, son fils... le plus aimé.

Dans une intense complicité, le fils deviendrait cette navette tirant dans les cordes du métier le fil d'amour de son père.

Le signal de cette incalculable fidélité traversa l'immensité obscure : trois nuits après la rupture... une lumière apparut.

Et mon ami sacrifié apporta au monde révolté, le nouveau fil... le cordage de son amour.

NEUVIÈME JOUR

La route est monotone, d'autres organisent ma vie sans moi. Trajectoire prévue, décidée, chemin tracé de ma destinée où chaque étape s'inscrit dans son carcan d'idées. Ils veulent me faire gravir les marches de leurs autels. Comment ne pas voir l'inutilité de bien des connaissances pour lesquelles pourtant on torture des élèves ?

Dans ma lucidité d'enfant, une sourde révolte m'envahit devant ces montagnes d'illogismes. Plongé dans une naïve haine contre l'incohérence je ne comprends pas comment ceux qui se disent sages, perpétuent de si abondantes imperfections.

Le temps passe et mon innocence s'érode sous les coups que je prends, que je rends, car des mers tumultueuses j'ai appris la dure loi de faire passer plus loin bien ou mal qui m'atteignent.

Au-delà des méandres laissés dans mon sillage obscur, l'oiseau qui joue à écrire dans le ciel des mots de libertés me fascine. Autre espace, autre sillage... collé sur la mouvance aqueuse je rêve d'un vol aux figures agiles qui m'approche enfin de mes inaccessibles compagnons.

Le contraste entre le ciel de mes rêves et les eaux où je baigne m'isole dans une âcre solitude. Partout, les flots ignobles dévorent le droit et la bonté. L'injustice gangrène sans vergogne, et devant si cruel appétit je lance une plainte, elle naît sur mes lèvres, elle court sur Ses lèvres...

Le cri des larmes

Ils ont fait tomber des bombes, tiré le plomb, la mitraille et fait descendre de grandes flammes, sur l'homme fruit de tes entrailles.

Ils ont détruit les maisons, ravagé villes et villages, rassemblé les habitants, pour matière à leur carnage.

Ils ont arraché les enfants et déchiré les femmes, tué les papas... les mamans, saccagées par les larmes...

Ils ont construit des murs, des barbelés, des grillages, des barreaux, des serrures. Comme pour des bêtes sauvages.

Ils ont trouvé leur plaisir à faire sombrer, à faire pleurer. De la joie à tout détruire, à faire crier, à torturer.

Ils ont fait couler le sang, des ruisseaux, des rivières, des fleuves et des océans, Ce sang dont tu es le Père....

Au-delà de ce monde terrifiant, je perçois une lueur d'espérance, elle raconte que, bientôt, l'espace laissé au mal sera enfin fermé. J'attends avide.

Et le jour passe silencieux

DIXIÈME JOUR

Balancement lancinant de la cadence des jours : le lendemain insaisissable, l'aujourd'hui incalculable et l'hier déjà évaporé dans la mémoire.

Je grandis, variation progressive de l'esquif prenant sa forme finale. Dans cette croissance, les longueurs s'allongent et les soutes se remplissent de savoir et de livres. En réponse aux attaques, l'édifice se blinde et souvent braque ses armes.

Dans chaque guerre se cache une passion, un jeu aux règles tragiques de terreur. Dans l'éther du large, une voix crie contre cette absurde loi, c'est la voix du cordage. Et pourtant en moi ces combats me charment.

Ainsi, déjà le compromis s'installe.

Grandir, transformation subtile faisant de l'innocence la victime silencieuse.

CRIEZ, criez la voix du cordage.

ONZIÈME JOUR

Ce matin en investiguant une nouvelle fois les méandres de mon embarcation j'ai trouvé une porte ouverte sur un monde inconnu de complexité. Le plus drôle, c'est la première fois que je remarque consciemment la présence de cette partie secrète. Placé au coeur, dans un lieu stratégique elle forme une extravagante toile tissée, dont les ramifications semblent s'éclater dans tout mon être.

En parcourant avec étonnement ces multiples imbrications de fils tissés dans mon identité, je réalise à peine combien le fait d'être l'explorateur de soi-même est contradictoire.

À première vue, l'utilité de toute cette architecture m'échappe, jamais personne ne m'a indiqué le sens de cette partie si sensiblement connectée au reste de ma personne. Pourquoi ?

Pour agrandir encore mon désarroi, je perçois avec stupeur qu'une anomalie tragique habite toute la construction de l'édifice. Visiblement il manque à chaque parcelle de l'ouvrage, sa partie symétrique. O terrible constatation ! Ainsi, je suis cruellement amputé d'une partie essentielle, être amoindri, déformé, condamné pour toujours à n'être que la demie-ombre de moi-même.

Tapie derrière la blessure de ma partie manquante, une soif violente revendique d'être entière. Perdu dans les mécanismes obscurs et infernaux de cette quête, je sombre dans la fragilité de mon incomplétude. En trouvant en moi cette partie nouvelle, je pensais répondre à une clé existentielle, mais me voilà, questionné sans relâche par les convulsions d'une soif infernale.

Devant ce bouleversement alarmant, je remonte en surface contempler l'étendue agitée. Là les évolutions gracieuses d'autres voiliers m'apportent une étrange émotion, à suivre...

Dans ces événements nouveaux, je renoue plus profondément avec le Grand : mon Ami. Parmi tous les courants qui peuplent le ciel, je cherche son vent, son souffle afin qu'il me conduise contre le courant violent des flots déchaînés. Quand le tissage de ma toile croche à son souffle, cette vitesse complice me grise. Pour exprimer ma joie, je lance au ciel ces paroles.

À l'ami

Me revoilà ! Toujours moi, rien ne change, toujours la même voix.

Tu me connais ! Tu sais chacune de mes pensées et mon univers devant toi se déroule. Malheurs, bonheurs... tu sais ce qu'ils m'apportent et comment je les vis.

Moi pauvre misérable, prisonnier de sa propre existence, simple coque portée sur des flots immenses. Ton royaume me surpasse ! Passerai-je ma vie à apprendre... je ne te connais pas.

Pourtant, malgré tant de limites, d'éphémère et de tares... me voilà !

Toi silencieux, moi bavard intarissable.

J'expose, tu sais déjà ! Paroles futiles, dépourvues de sens... que tu écoutes comme si elles étaient de perles.

Où es-tu ?

Tu es si grand, tu ne peux être loin. Mais voilà, je me cache... nuits de mon arrogance, ténèbres de mes violences, ombres de ma suffisance... tu appelles... je nie entendre ta voix. Alors tu me cherches sans ignorer chacune de mes caches... et dans le jardin secret de notre communion, tu acceptes mon jeu et mes rondes, tant tu es attentif de toujours me retrouver. Rien ne me cache, pas même le futur qui m'est incertain.

Et moi, encore me voilà parti oubliant ta présence, poursuivant l'ignorance... je veux vivre ma vie !

Pèlerin solitaire esclave de son désert, je gravis les marches des trônes éphémères de mes propres illusions. Insensible au vertige annonciateur du risque de plonger dans d'âpres ténèbres.

Ami, ô Dieu...

Parle à cet insensé, immergé dans les longues mouvances d'un monde tourbillonnant, donne-lui ta voie.

TREIZIÈME JOUR

Les flots me font monter et descendre dans une danse incessante. Ainsi je passe de moments euphoriques à de longues heures douloureuses, plongé dans des questions étouffantes. Un voyage dent de scie où la descente mélancolique me lance tout droit dans un nouveau vague à l'âme.

Dans ce roulis incessant, la révolte gronde en moi, j'en ai assez d'être remorqué à la traîne des plus grands. Ne suis-je pas capable ?

Pour conforter mon indépendance, je cherche dans mon apparence des attestations de puissance. La méthode est simple, je compare, j'observe. Spirale troublante que de rechercher sa propre valeur dans le regard des autres. Où trouver l'étalon d'une vraie évaluation ?

Cargaison de savoir, agilité gracieuse, considérations, richesses... Chacun chérit les biens qu'il affectionne et juge des autres selon ces mêmes valeurs.

En y regardant de plus près, je perçois l'infinie différence entre les trajectoires humaines. Elles s'entrecroisent, mais sans jamais superposer complètement leur valeur et leur choix.

Pour être vraiment, je dois quitter la troupe des esquifs qui filent à la dérive dans leurs quêtes éphémères. Mais si dans leurs courses ils vantent leur liberté, je dois me faire violence, il faut les quitter, car mon ami me souffle une autre vérité. Je trouve ma valeur, dans sa sûre amitié.

Au-dessus de mes prétentions à l'émancipation, je découvre en lui mes besoins d'assisté. Le seul libre c'est lui

L'émotion me remplit, devant les misérables qui courent vers le tragique, si grâce à mon ami je vis un autre destin, j'ai une folle envie d'offrir. Je veux donner ma vie : Je présenterai l'amitié du divin à toutes embarcations.

Aux galériens asservis, aux blessés miséreux, à tous les écartés de cette si grande lumière.

QUATORZIÈME JOUR

Une page s'ajoute, encore une, et puis une autre, nouvelle... ainsi en est-il du passé fragmenté dans son présent, construit patiemment, étayé d'heures, de minutes de secondes...

Une feuille jaunie par le temps, teintée de quelques larmes grises, parsemées sur le texte, est le seul souvenir de la folie passée, du sillage refermé, du navire aimé, si frêle que le temps a chassé.

On retrouve un rire, une joie, ou alors une vague. Par cette feuille morte, on revit un printemps, un été, un automne. Que reste-t-il de la fougue première? Des cendres légères emportées par le vent. Le grand se retrouve futile, on ne se comprend plus, est-ce les mêmes doigts, la même main qui d'un tracé utopique a cru immortaliser ce qui allait mourir.

Insensible aussi bien au malheur qu'au bonheur, la pluie du temps ne laisse que des blocs anonymes aux angles érodés. Demain encore, le présent actuel sera traité avec autant de légèreté.

Face à ce sort si cruel, la vulnérabilité du voilier m'effraie. Là-bas, devant moi, une fin obligée m'attend. Récif patient attendant sournoisement le navire lancé dans sa course. Malheur !

Attendre...

Ce jour au soir soudain laissant un vide, et cassant net un voyage ?

S'imaginer là dans l'encre noire des flots les nombreux sillages refermés pour toujours. Combien en ai-je croisé de ces chemins aux navires fantômes à toujours disparus ?

Déjà j'ai vu la soudaineté d'un naufrage. C'était un vieux, ancien dans son métier, adroit dans les cordages, aimables. Et puis... silencieusement... malgré une course lente, le récif fatal, tel un dernier hommage, se fut fait. La mer reprit son droit, en tyrannique elle envahit d'un coup, elle vola sans excuse le vaisseau vieilli à voile chiffonnée.

Je sais aujourd'hui où est l'inévitable, dans cette heure peut-être...

Menace perpétuelle me coupant le courage de m'en aller au large. Où est ce bout de caillou, cette pierre tombale perfidement cachée à ma coque fragile? À quoi bon aller, grandir et amasser si c'est pour, plus tard offrir cela à l'appétit vorace.

Vivre... Continuer à vivre en oubliant dans la frivolité la possibilité que demain peut-être... Chasser de sa pensée l'idée de la fin pour construire et faire, vivant ainsi en ignorant le terminus probable, prêt...

Ou alors, pire... écouter le moindre bruit, présage du malheur, sans dormir. Guetteur tourmenté sans fin par la vision maudite de l'écueil surgissant. Imaginant le choc mat et bruit lugubre du caillou broyant la vie. Calculant à l'avance les ravages de la tranchée fatale et le glissement horrible de l'eau gagnant le vide, torrent envahisseur prenant d'assaut les ultimes bastions de l'être...

Quelle réponse donner à l'immuable ?

Réagir en fou : prendre les devants et de sa propre initiative faire sombrer, de coups bien appliqués, son être dans le néant. Jouissant ainsi de la liberté d'avoir choisi l'instant, forcé l'imprévisible ?

Que faire ?

Moi brindille de cordage relié à mon esquif par un simple bout de laine, au jour du naufrage que serai-je ?

Absorbé, noyé, dissous à jamais dans l'abysse terrifiant des ombres de la nuit, ou peut-être esclave miséreux de la longue cohorte des prisonniers de la nuit. Quel est mon sort, que je puis méditer dans mon court pèlerinage ce qui m'attend là-bas ? Dois-je pleurer sur mon sort cruel ? Dans ce cas je me couvrirais du deuil et des larmes, je jouirais des plaisirs du voyage comme d'un rêve dont on craint le réveil.

Oui ! Je veux savoir, cette réponse concerne tout mon voyage...

Faudra-t-il pour cela sonder les eaux noires ? Là dans les profondeurs... je n'y tiens pas.

Soudain je crie et je vois... le reflet miroite sur les vagues, éclats égarés de la lumière céleste, oui je vois distinctement l'empreinte du grand cordage qui court sous mon sillage. C'est lui mon sauvetage.

Ainsi l'abîme tragique, les flots mugissants n'ont pas la tragique force qu'elle s'évertue à montrer.

Quand le jour viendra et que les flots ouvriront leur mâchoire rugissante, ils ne pourront happer que l'inutile carcasse, mais de moi, attaché au Grand Cordage, forteresse imprenable, ils ne m'auront pas... parole de mon ami.

La vérité s'impose, il n'y a plus de naufrage, immense certitude dans ma vie.

Aujourd'hui le charme séduisant d'autres voiliers m'émeut davantage. Différends dans leurs natures et dans leurs manières de tracer sillages. Parmi ces frégates l'une d'elles m'attire irrésistiblement. Étrange tyrannie que cette force exerce et que j'accepte docile. Douce invitation de la symétrie absente qui en moi poursuit le projet d'emmêler mes cordages, de lier mon sillage, de tisser un ouvrage avec celle qui me met en émoi.

Secrètement, je perçois le projet sublime qui m'appelle : m'attacher à elle et faire de nos deux coques un catamaran à l'équilibre parfait. Ainsi plus tard, entre ces deux êtres d'autres pourront naître !

Quelle subtile cachotterie que d'avoir inscrit dans notre tréfonds une si intime machination ! Ainsi l'Artisan Concepteur maniant son fil a usé adroitement d'une d'une bobine pour nous forcer, modeste voyageur à accomplir à deux de nouvelles toiles.

Mais pour l'instant, l'attrance violente est là juste pour me charmer

Demain peut-être...

QUINZIÈME JOUR

Déjà deux semaines de terminées !

La charmante embarcation n'est pas loin... derniers mètres fatidiques... ceux de la rencontre ! C'est une première.

Jamais je ne me suis vu de l'extérieur, bien sûr dans le reflet des eaux j'ai aperçu mon image, je connais aussi la trace de mon sillage et j'ai appris par comparaison ou par les paroles... ou le silence des autres, mais jamais jusqu'à aujourd'hui, je n'ai autant attendu de savoir. Pourquoi elle ? Mystère inconnu du choix fixant sa norme sur une forme, un visage, parmi toutes celles que l'on croise, seul son brillant sillage lance des appels à suivre.

Longtemps je reste en arrière à quelques hésitations, ainsi je peux observer, choisir... le puis-je encore ?

Grisé par l'approche, j'interpelle... on s'arrête, partageant surtout notre timidité, les heures passent...

Cassé, le filin a cassé, avec comme seule annonce un bruit de coup de fouet et la corde brûlante marque un profond sillon dans mon âme en peine. Première encoche fraîche, souvenir à jamais de la première amarre qui trop jeune pour tenir, n'en reste pas moins valable.

Dans cette journée, j'ai reçu un cadeau, c'est mon Ami qui me l'a donné.

Le soir étendait ses ombres, comme toujours, les vagues aux reflets noirs semblaient interminables. En plein effort pour apercevoir le dehors, j'ai senti une présence toucher ma présence.

C'était lui, resplendissant de sa lumière. Dans sa main un chandelier, la mèche tissée d'un seul fil brûlait sans se consumer en rayonnant son Amour dans une chaude clarté.

Il m'a dit :

- Tu sais, pour se voir il faut la lumière... Cette lumière jusqu'à aujourd'hui c'est moi qui la tenais, maintenant tiens, c'est ta lampe, c'est notre lumière.

Dans les rayons d'un tel éclat, mes yeux ont laissé poindre des perles brillantes de reconnaissance, pareil cadeau pour si piètre voyageur... j'ai saisi ma lampe, j'ai reçu sa lumière.

Maintenant, même par nuit noire, je vois tracé sur les flots menaçants mon sillage illuminé à la lueur de sa lumière. Sa confiance, ainsi accordée me rend responsable d'apporter aussi loin qu'il fait nuit, la trace de sa lumière, le présage du cordage.

SEIZIÈME JOUR

Aujourd'hui, une nouvelle épreuve a surgi des flots, avec une témérité tranquille, la brume envahit mes voiles comme une toile sans fin troublant l'horizon d'un baume irréel.

Dans la moiteur qu'elle offre, doucement elle emmêle chaque parcelle de mon être, j'ai de la peine à savoir où je vais. Même le cadeau de la lumière a de la peine à traverser la poussière de cette mer. Dans cette atmosphère vaporeuse, bien et mal semblent inséparables et d'un gris séducteur. Je cherche entre ciel et eau l'hypothétique repère.

Enfin la brume se déchire, elle semble même en souffrir et je perçois enfin le long ruban fidèle.

L'attirance a repris, une nouvelle voile a charmé mon regard, belle sous le vent, gracieuse évolution, plongeant dans l'oubli la précédente blessure. Je prépare donc une nouvelle amarre, suivant avec audace, mais craignant l'abordage...

Ainsi, je vais poursuivre, tendu, toujours prêt à lancer d'un geste calculé, mais toujours craignant la fuite précipitée je me retiens de dire, le filin dans ma main fatiguée la douleur dans mon âme.

Corvette rapide, gracieuse, vers laquelle je porte mes regards silencieux et admirateurs, que je crains d'effrayer d'une approche pas bien apprivoisée... Je la suis dans une course folle jamais rassasiée. Peut-être si je pouvais, parler, tendre un filin... la passion s'éteindrait.

Ici c'est impossible, un cycle s'est formé me faisant prisonnier d'une âpre solitude.

Dans cette filature acharnée, ne pouvant partager ma passion de ma voix, seule la plume recueille pour moi-même les secrètes pensées, je lui dois cet hommage.

La plume danse sur le blanc, tantôt romantique ou parfois tragique, suivant pas à pas ma pensée qui s'en va, respirant, expirant mes désirs mes soupirs, dévoilant sans pitié dans mon coeur éprouvé pour épancher son encre qui se met à sécher.

Franchise et longues phrases, ses mots fragiles labourent le papier, de son noir, de mes larmes. Merci plume, ma compagne.

DIX-SEPTIÈME JOUR

Ce matin, je m'atèle à l'analyse des plus fines structures de mon être. Surprise ! Aussi loin que porte mon investigation je découvre toujours la même trame. Ce qui fait que je suis, tient uniquement à... un fil ! Ouvrage tissé d'une soie infime, chaque parcelle de moi-même subsiste au lien qui la traverse. Coupez un fil puis deux, et c'est la déchirure, la brèche que rien n'arrête. Tout subsiste donc par l'incroyable sagesse d'un brin patiemment torsadé, mille fois entrelacé et encore tourmenté dans d'amoureux ébats, jusqu'à faire l'intime tissu de mon être, la voile pour mon voyage.

L'artisan suprême d'une telle construction, c'est l'Artiste Tisserand, le Père du cordage.

Suite à cette découverte, je comprends mieux les tragiques destins des hommes aux vies déchirées, à l'espérance brisée.

Loin du Maître du Cordage, aucune sagesse ne pourra réparer si minutieuse texture. Créature trop parfaite, l'homme ne peut supporter d'être de Dieu écarté.

Comme pour répondre à cette célébration de louange, de sombres nuages envahissent mon espace. Sans doute, dans le monde ténébreux des abîmes, la perception de la grandeur éternelle du Tisserand ne plaît pas au prince de la nuit. Un combat violent s'engage et une voix redoutable m'incite à vaciller : le fil est coupé tu es seul... mélodie lancinante vers laquelle je risque de sombrer.

Surmontant les murmures saignants qui déjà en moi approuve cette solitude d'abandonné, d'un geste de noyé, je saisis la corde, le Grand Cordage. Le bout dans ma main témoigne que là-bas, très loin, bien au-delà de ce monde limité un autre bout existe, tenu par une autre main, la main du Sauvetage. D'un coup la séduction se casse ; je suis fils, Fils du Cordage.

Raison de vivre, d'espérer... je peux même m'amuser impunément dans les vagues, assuré de leur défaite, la corde est éprouvée...

DIX-HUITIÈME JOUR

Ma volonté est bien faible face à la manipulation continuelle exercée par les flots. Malgré cette mainmise sur mon être, le désir profond qui habite mon coeur jaillit proclamé sur les eaux. Je veux servir l'Ami, mon Maître simplement comme un outil docile.

Malgré cette décision, la carte n'est pas facile et des questions m'assaillent sans scrupules. Là sur les vecteurs de mon avenir, je discerne sur la carte de mon voyage des zones blanches, mystérieuses... mers tranquilles ou abîmes ?

Points d'interrogation posés sur le futur. En explorateur choisir est difficile, les étendues sont vierges de tout passage, personne encore n'y a fait son sillage, ce que ma coque coupe, la direction choisie, je suis le premier à la franchir. L'espace des flots est si grand, sans balise, continuellement formant de nouveaux rouleaux. Condamné à avancer, je suis un projectile lancé dans une course aride. Oui, je dois choisir.

Devant ces décisions et face à ces inconnues, je me cramponne à la corde, elle me souffle : Sombrant, mais pas noyé, fatigué, mais aidé.

Dans l'isolement de mon voyage, elles bondissent ces questions.

L'énigme subtile, insidieuse de l'après... De l'occupation confiée au capitaine sans voilier... Retourné enfin à son port originel.

Face à face, avec le Grand Concepteur, sans fuite possible et rendant compte de son voyage, justifiant ses décisions, sa direction, exhibant sur la carte le tracé hésitant de sa vie. Et surtout, ouvrant page après page le livre de ses jours.

Livre de bord scruté, sur lequel ses choix, noir sur blanc, ses combats, ses actions seront misent à la lumière. Il saura en ce jour ce qu'il a été, ce qu'il a voulu être et ce qu'il est vraiment.

Quel sera son ouvrage ? Aura-t-il au fil de son odysée, tissé de ses cordages un précieux tissu ?

Si la corde est absente, si l'attrait séduisant de la mer a emporté son coeur, ou pire si séduit par le prince obscur il a refusé l'Ami ; malheur et vanité telle seront les verdicts posés sur son périple.

Si de plus, dans son errance impie, il aura maltraité, décousu l'âme des simples... De ceux qu'il aura blessés, il connaîtra le Maître. Radié pour toujours, sans plus jamais de toile à gérer.

Prends garde capitaine à ce qui s'écrit

Prends garde au cordage, car en lui est ta vie

Par contre s'il s'est attaché au Cordage, et que suivant le vouloir de l'Ami, il aura tissé des liens d'amours avec ses frères. Le Maître concepteur lui confiera de nouveau une voile pour tracer sur une étendue de cristal, un nouveau sillage.

Au milieu de la journée, juste après un passage difficile, j'ai failli sombrer par une maladresse. Occupé à une délicate recherche matérielle je n'ai pas pris garde. Une explosion violente a secoué le navire, et détruit mon regard. Résultat, je ne vois plus...

Finie la souplesse voilier agile, dans la cabine il fait nuit. Étrange impression de voyager au hasard, devinant les dangers à l'écoute, avec comme seul appui l'assistance des autres. Guidé, tendu, dans l'attente, devinant sans voir, captif de l'inconnu. Dure lacune pour un périple amorcé dans un monde visible.

Plongé dans cette épreuve, je pense à ceux qui n'ont jamais vu l'eau environnante et qui doivent à la violence de ses coups deviner la fureur, suspendu au bon vouloir des autres leur disant le chemin.

Dans l'obscurité je discerne pourtant la présence fidèle de mon Ami qui me rassure et me guide. Malgré mon handicap sa lumière brille en moi.

Quelque temps encore et les avaries sont réparées.

De cette brève expérience, je garde cette certitude ; aucune épreuve sombre n'éloigne mon Ami.

À cette époque, j'entre inexorablement dans mon autonomie. Finissant le parcours obligatoire des voies tracées, je dois choisir. Où ? Comment ? Quel sens ? Quelle route ?

L'infini me hante... ou poursuivre ?

Sur la carte un point... c'est moi ! Petit esquif perdu condamné à bouger, obligé de choisir...

De ce point tout converge ! Caché dans le dédale des directions possibles, une est la bonne, une seule, celle de mon Ami.

Donc je lui demande... il se tait !

J'insiste... Silence !

Je crie plus fort, peut-être n'a-t-il pas compris l'importante question... Seul mon souffle rapide répond à ma demande.

Étonné par ce monologue, je songe : n'est-il pas le Grand, celui qui sait toute chose...

Impatient, je cherche encore une hypothétique marche à suivre dans la géométrie du Grand Cordage... les lignes s'entrecroisent et s'embrouillent... impossible.

Je prends conscience de ma situation, elle est unique dans le temps et l'espace, c'est un chemin personnel... le mien à moi !

Sous le poids de la décision du lendemain, je perçois un souffle doux et léger qui m'invite ; c'est ton choix, choisi bien...

D'un coup je comprends l'incomparable douceur du silence qui m'avait étonné.

L'Ami m'attend sur un chemin sans pourtant m'obliger...

Direction perdue dans les autres, mais bien le seul fil tissant une oeuvre éternelle.

Impatient je trace, la route normale, logique, sans détour qui me conduira dans toute sa volonté, le chemin du Cordage :

- Sa voix est douce : pour l'entendre, je dois écouter
- Sa direction discrète : pour la suivre, je dois accueillir
- Ses oeuvres parfaites : pour en être je dois désirer
- Son Amour présent : il suffit d'exister

Ce soir, j'ai contemplé sa force comme si elle était nouvelle, il faut dire qu'habitué à l'entendre à le voir, j'oubliais la merveilleuse puissance de son Amour.

Je l'ai annoncé... et j'ai vu des voiliers bouleversés, sauvés...

Combien tu es précieux... toi l'Ami, merci !

DIX-NEUVIÈME JOUR

J'ai le mal de mer, toujours cette montée... cette descente, mouvements lancinants, parfois en haut sur la crête exalté par la hauteur et après...

Oublié au fond de la lame, entouré d'eaux avec l'impression effrayante d'être noyé. C'est le rythme du monde, j'en suis lassé déjà.

Pourtant seulement dix-neuf jours ont passé ; la jeunesse...

Ma grandeur est accomplie, doucement je franchis la porte des respectés, licencié dans leur maîtrise, ceux qu'on salue...

Je n'ai pas eu l'impression de grandir, sinon de comprendre. Aujourd'hui je m'étonne du peu de différence entre mon état d'adulte et mes précédents jours.

Combien de fois ai-je entendu les grands me vanter leurs forces et leur maîtrise ? À présent je sais ce qu'ils cachaient sous d'imposantes apparences.

Leur sagesse n'était pas meilleure, juste un peu plus vieille. Aujourd'hui que je les ai presque rejoints, je ressens l'insidieuse lassitude de ceux qui ont perdu leur émerveillement. Avant nous apprenions confiants de résoudre les mystères de la vie.

Aujourd'hui nous cherchons encore conscients d'être esclaves de nos limites.

Méprisants et calculateurs, nous dominons de notre suffisance un monde que nous ignorons.

Certains ont brûlé leurs beaux jours, ils raclent les cendres à la recherche du frais, de l'inconnu. Ils ne broient que le noir tourmenté des passions trop vite déflorées.

Pour moi, humainement parlant, une espérance demeure ; la joie et l'espérance de sa lumière, elle me donne une autre trajectoire, un autre destin.

Maintenant je dois passer la filière et entrer dans toutes les structures, remplir les fiches, signer les papiers... enfer d'obligations inventées comme pour m'obliger au deuil de ma jeunesse. Fini l'insouciant privilège des enfants, perdus le temps précieux des jeux de l'imaginaire... maintenant c'est sérieux et on me le rappelle.

Et pourtant, d'un tempérament rêveur et philosophe, souvent plongé dans des sphères secrètes, marchant sur des îles imaginaires, je ne suis pas le rythme de la houle, impossible de la suivre. Alors je vais de-ci de-là, désaccordé entre deux battements, poursuivant le lointain, subissant l'incertain... je dois grandir encore...?

VINGTIÈME JOUR

Journée finale, obsèques définitives achevant de trancher les derniers filins entre moi et mes autres, lâché seul...

Responsable de mes choix, Maître de moi après Dieu... Conscient de cet enjeu, je réalise le privilège d'être encore sous la houlette de l'Ami. Plus qu'avant je me sens responsable de ma cargaison, de mes bagages et de la lumière que je porte. Faille fatale dans la construction absurde de cet océan trompeur, je porterai cette clarté jusqu'au malheureux égaré. Ceux qui dans la terreur appellent, ils seront appelés.

En regardant mes compagnons isolés du cordage, je ne comprends pas comment ils persistent à poursuivre leur périple. Espérant sur les jours, s'illusionnant sur les semaines, cherchant dans une quête absurde à s'élever dans la horde orgueilleuse des navires. Embarcations scellées dans une voie impie, refusant d'avouer au divin sa faiblesse, n'osant crier au ciel pour qu'il apporte secours.

Et pourtant... au bout de leur traversée, même s'ils le refusent, n'osant l'imaginer... les jours s'arrêteront d'un coup arrêtant leurs imposantes allures.

Stupide monde et insensé voyage... Garde-moi d'en être Seigneur !

VINGT ET UNIÈME JOUR

Et voilà... trois semaines ! Le souvenir n'est plus, cette page est actuelle.

Je relève la tête, reprends conscience du présent : ma cabine vieillie aux angles patinés par ces feuilles qui ont tourné, même la plume s'est usée... Je perçois le rythme des vagues, le clapotis, le mouvement régulier de la vie.

C'est vite lu le passé, et pourtant... vingt et un jours, c'est long ! Est-ce un tiers ? La moitié ou l'entier ? D'autres pages viendront-elles s'ajouter remplissant, noircissant et tachant le blanc immaculé des feuillets du cahier ?

De rires, de pleurs... De vie, de mort...

Chaque être est un amoncellement de cellules, à y bien penser, cela donne une étrange impression de friabilité. La vie ! Une constante recherche d'équilibre sur une construction de sable, un coup trop dur et voilà, les morceaux patiemment mis ensemble se détachent, perdent leurs liens ténus et se dissipent...

La vie quelle fragile insulte au néant ! Constamment à se battre contre lui, elle finit toujours par le rejoindre, comme forcée de refaire alliance avec lui.

Enfermé dans le cycle du temps, bateau coincé à sa limite, capitaine craintif, mais aidé, connaissant toujours mieux cet Ami, le suivant, l'aimant, découvrant peu à peu au fil de mon pèlerinage chaotique les raisons mystérieuses de la vie. Toutes choses lui sont dues, et je sais qu'au dernier jour il me fera connaître les secrets desseins de nos existences étonnantes.

Alors, je tends ma voile, j'écoute encore sa Parole, source de la vie, elle me souffle son message : Grâce à Dieu, je suis Fils, fils du Cordage.

Bien sûr, l'impénétrable énigme demeure, parfois je ne conçois plus cette vie absurde : ces six milliards de voiliers blessés sans vent, cherchant avec soif le sens vital de leur raison d'être. Navires ivres des flots obscurs jamais rassasiés.

Alors je pense encore, à la folie latente de ce jour qui vient, rapide, où dans une dernière révolte, la mer, les eaux sur l'ordre du prince de la nuit déchaîneront toutes leurs puissances sauvages. Instant à la violence extrême brisant sans pitié toutes les voiles du monde. Ce jour-là, le fil primaire se découdra, dissolvant la sublime architecture de la création dans le néant. Tous les royaumes la terre disparaîtront. Instants terribles : de haines, de folies, de bruits et de... silence. Car dans la fureur des eaux bouillonnantes, le Tisserand, le Grand seul et Vrai Maître de l'univers paraîtra glorieux. Dans sa main la source du Grand Cordage. La terre entière et la folie des flots suspendront leurs colères pour saluer une si grande lumière. Dans cette clarté puissante, le prince de la nuit perdra l'obscurité dans laquelle il régnait. Tous les cordages, tous les filins, même les plus infimes brins de soie, chanteront l'hymne universel de sa gloire.

Le son multiplié de ces fils accordés chantera l'harmonie de la paix accomplie.

Ce chant salué par tous s'étendra dans les jours éternels.

Bien que proche, ce jour n'est pas encore ; les voiliers enchaînés meurent sous leurs poids. Les navires naufragés ballottent dans les vagues

Même les petits, miniatures innocentes, ne sont pas épargnés...

L'océan soumis au prince obscur dévore toujours. Combat étrange qui oppose la mort et la vie, la vague et l'esquif, personne ne gagnant vraiment, chacun encore là gémissant, pleurant de cette irréalité existence. Soumis à la dure loi d'être un être périssable.

Dans cette déchirure de lucidité, je pense encore au sort de tous ceux qui, dans le long cortège des enchaînés, subissent les cruautés du prince révolté. Misérables... mais ne pouvant changer. Pauvres, manipulés dans l'exiguë prison d'un mensonge contre Dieu, cherchant l'agréable dans une quête sans issue. Voiliers sans grâce, terminant leur course dans le fond obscur des abîmes sans fin.

- Le lion a ses dents
- L'oiseau lui a son vol
- Le caméléon les couleurs de sa peau
- La gazelle une course agile
- L'éléphant impose sa puissance
- Et l'araignée tisse une subtile toile
- Même la mouche à sa défense
- Tous ils sont bien vêtus
- De peaux, de poils, d'écailles
- Multiples inventions pour les rendre solides
- Mais moi, je n'ai que Toi comme unique soutien
- Mes dents sont bien petites et mes ongles si futiles
- Ma course lente risible et mes gestes hésitants
- Ma chaleur se dissipe et mon souffle si fragile
- En tout je n'ai que TOI !

Maudite faiblesse, existence puérile, guettée par le gros, gênée par le petit, sensible à tous les maux. Dans l'exemple comme l'agneau...
Mais en moi, tes cadeaux...

L'intelligence, le rêve : folle comparaison, faisant naître l'envie de courir et voler dans une force maîtresse. Tu me donnes aussi, privilège absolu, la plume qui trace dans le ciel : la parole.

Expression et partage, le reste n'est que support de cette mine du son. Instrument de musique construit autour de sa corde, Ma raison d'être c'est de te chanter, oserai-je pourtant ?

Ma sagesse est si courte, mes jours si proches du néant... Instrument unique où le son dépasse largement sa limite, sollicitant le souffle, l'invoquant porteur de mélodie, le faisant facteur de son message, pour qu'enfin il touche... ton oreille attentive...

En tout je n'ai que TOI !

Oui, au-delà de la limite rude de ma texture impure, je t'offre ma musique, je crie, je chante... À toi qui seras toujours dans l'incertain dans le soluble, ma force, la raison de ma vie.

Là-bas, là-haut, à l'autre bout du cordage je sens la fête, le mariage de ma parole invitée à ta table. Bientôt, je te connaîtrai comme tu me connais. Moment extrêmement intense où deux êtres s'étant écrit se retrouvent enfin. Finalité et départ... reprenant dans une aube nouvelle une transhumance éternelle. Alliance perpétuelle, tissage du cordage.

En attendant, je lui envoie ma louange ; je suis heureux de vivre.

« Plus que la voix des grandes, des puissantes eaux, des flots impétueux de la mer, l'Éternel est puissant dans les lieux célestes. » **Psaume 93. 4**